

IMAGES DE L'ÊTRE, LIEUX DE L'IMAGINAIRE

Édouard Glissant

L'Harmattan | « *Che vuoi ?* »

2006/1 N° 25 | pages 213 à 221

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296149519

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2006-1-page-213.htm>

Pour citer cet article :

Édouard Glissant, « Images de l'Être, Lieux de l'Imaginaire », *Che vuoi ?* 2006/1 (N° 25), p. 213-221.

DOI 10.3917/chev.025.0213

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Conférence

Images de l'Être, Lieux de l'Imaginaire

Édouard Glissant

Je vous remercie de me recevoir ici et d'y engager ce que j'espère être un échange fructueux. Je partirai de ce que j'appelle une « pensée naïve », et qui l'est, par opposition à ce qui serait une « pensée scientifique », et je commencerai par un éloge timide mais résolu de cette « pensée naïve ». Bien sûr elle peut entraîner à des anthropomorphismes, quand elle tente ingénument de rapporter le réel au modèle même de l'homme pris dans sa généralité. Et il y a une autre forme de la pensée naïve qui me paraît intéressante, et que j'appellerai un « géomorphisme », quand elle essaie, par un mouvement tout opposé, de ramener les constituantes des humanités prises dans leur généralité, à une géographie et à une géologie poétiques qui les dépassent en les intégrant. Alors ces deux mouvements, anthropomorphisme ou géomorphisme, sont reconnus contraires dans leurs directions, mais ils correspondent peut-être de manière profonde à quelque chose de bien plus imperceptible, qui est que l'espèce humaine a tendance à rendre équivalents et solidaires les mouvements de son être et les mouvements du monde. Ceci a toujours été l'ambition des poètes. On sait qu'à partir du moment où Platon a arrêté les lois de la Cité, et qu'il a banni de celle-ci les poètes, ce fut au nom de la raison qui sera plus tard dite pure, ou qui plus tard enfanta la pensée scientifique, mais que c'était surtout selon nous par la peur qu'il éprouvait devant l'effrayante capacité des poètes à se laisser prendre aux obscurités du mythe et des légendes des commencements. La pensée naïve, en particulier dans son géomorphisme, est une déformation publique de cette inclination des poètes, depuis leur bannissement loin de la raison et de la Cité, vers une connaissance poétique spécifique. Platon les avait confinés à l'expression des sentiments, joie, douleur, amour, mélancolie, haine, piété filiale, plaisirs champêtres, c'est la poésie lyrique, pour mieux

leur interdire toute possibilité d'entrer dans la connaissance par d'autres voies que celle qu'Aristote définira plus tard, de la connaissance scientifique. Et la connaissance poétique, pour en revenir aux craintes de Platon, est en effet une connaissance des profondeurs. Aimé Césaire, dans un texte paru dans la revue *Tropiques* (Martinique, 1941), résume cette question, et le texte s'intitule très précisément *Poésie et connaissance*. Il apparaît, dans l'histoire des cultures occidentales, qu'il y avait là quelque chose qu'il fallait essayer d'atteindre, et que les moyens de la logique et de la science, fondements de ces cultures, ne permettaient pas tous seuls d'atteindre vraiment.

Dans l'une de ses *V Grandes Odes*, « La Muse qui est la Grâce », Paul Claudel, il est vrai au nom du seul unanimisme catholique, soutient ce renoncement à une fonction simplement décorative de la poésie. « Et le poète répond : « Je ne suis pas un poète... » Je ne suis pas un poète tel que Platon l'a défini, et je ne suis pas là pour vous faire rire ou pleurer », je suis un poète qui prétend aller au plein de cet abîme, et qui entend mener à fond les principes et les germinations d'une autre connaissance. » Tout cela est au principe de la pensée naïve et cette pensée, qui n'est pas la pensée de la poésie, qui n'est pas la recherche des profondeurs, mais qui est déjà le refus des cadrages, la joyeuse réfutation des diktats, conçoit, comme originairement, le refus de toute vérité absolue et le rejet de tout système de pensée. C'est donc du point de vue de cette pensée naïve que je voudrais interroger les notions que les philosophes occidentales ont consacré sous les noms de « l'Être » et de « l'Étant », pour ce que l'Être y apparaît comme un absolu, un inatteignable, comme une transcendance ou une sublimité, qui ne sont pas là des caractères puisque l'absolu ni la transcendance ne se caractérisent, mais qu'on peut désigner comme des attributs de l'Être. Mais encore, l'Être saurait-il consentir à des attributs ? Et pour ce que l'étant y apparaît comme le relatif, s'il se dit, on peut se promener dans l'étant, il comporte des territoires, non, des terres, il admet l'étendue, et que s'il est difficile de parler des qualités de l'Être, il est possible de le faire pour l'étant, mais ces qualités de l'étant n'en sont pas, ce sont des variables.

Cette dimension de l'Être gouverne les philosophies occidentales, et les pensées mystiques de l'Islam par exemple, où il est arrivé qu'elle (cette pensée de l'Être, et, l'Être lui-même) ait été considérée comme un scandale, proposition intéressante si on la met en apposition, par rapport à la philosophie heideggerienne, et quant à nous, et aujourd'hui, nous y discernons difficilement mais nettement l'ébauche d'une pensée de la frontière. Si par le principe de géomorphisme on « géographise » l'étant – disons-le ainsi – la notion de frontière s'y dessine aussitôt. La frontière, c'est cela qui met en relation deux états

de l'étant, comme dans le réel la frontière sépare deux États ou deux communautés du monde. Cette notion de frontière a insidieusement incliné les activités intellectuelles des humanités vers l'organisation en système. Le système (la pensée de système et le système de pensée) a deux frontières en vue, celle à laquelle il s'adosse et celle vers quoi il tend, le système ne s'occupe en rien des éventuelles frontières de droite, ni des frontières de gauche, autrement dit le système va dans un sens unique et définit une visée linéaire. La notion de frontière ainsi conçue est irrémédiable, car elle pose à la fois ce qui est le même et ce qui est l'autre, promis à part, de manière radicale et infranchissable, et sans aucun chemin de traverse ou de maraude. On ne passe pas ces frontières-là en divaguant sur les côtés. Dans ces conditions, les pensées occidentales ont évolué, de la façon linéaire que j'ai dite, vers des conceptions qui définissent l'objet à atteindre comme se suffisant à lui-même, en pleine objectivité, toujours situé sur cette ligne entre deux frontières, dont l'une est irrémédiable dans le passé, l'autre inatteignable dans l'avenir. La notion de frontière ainsi conçue est obsolète, et après toutes ces avancées de la pensée, vient le moment où la frontière ne peut plus être considérée comme étanche, et où l'idée grandit qu'elle n'a plus de raison d'être en tant que telle. L'étant n'est pas un territoire balisé de frontières, mais dans notre monde une envolée de passages, d'entre-deux, qui sont aisément ou malaisément franchissables, mais qui désormais le seront de toutes les manières.

Autrement dit, la frontière, qui n'avait pas de rapport à l'être (dans les conditions traditionnelles, l'être est un absolu, il n'y a pas d'*être-frontière* de l'être), est sortie du rang de l'étant pour entrer dans l'ordre de l'Être, parce que précisément elle a cessé d'être un impossible pour devenir passage, et que l'être, dans nos poétiques, a cessé d'être un absolu pour devenir une Relation. Il y a des frontières, non pas certes de l'être mais dans l'être, que nous aurons à approcher. L'effort des pensées contemporaines, à travers des manifestations que nous pourrions rassembler les unes à côté des autres, les sciences du chaos, les sciences fractales de la psychanalyse, les dérivées esthétiques, les sciences grandissantes de l'environnement (c'est-à-dire de la relation nécessaire entre les êtres biologiques et les êtres organiques et les phénomènes géophysiques), les explorations des champs poétiques et si elles peuvent retenir la vitesse, la fulguration et aussi l'épaisseur et la mesure du temps, les expériences de la voix et de l'oralité et si elles peuvent durer comme des écritures, l'apprentissage des rythmes et s'il y en a de fondamentaux, les essais tourmentés de la démocratie et si elle peut vraiment être directe, vise à établir que dans les profondeurs l'être, la Relation, consent des frontières, des passages, la difficulté de nos poétiques étant de savoir d'abord trouver ces passages et de

savoir ensuite y parcourir. La fonction de la frontière, cette entremise de réflexion et d'opération, est de s'effacer dans la géopoétique de l'étant, les variables de l'étant sont démultipliées et se relaient à l'infini, et de se dessiner vive dans une géopolitique de l'être, l'absolu de l'être est entré dans la Relation. Nous avons besoin de cette frontière et de ses métamorphoses, pour exercer notre aisance à passer d'un même à cet autre. Les poétiques, quels que seraient leurs champs d'application, sont aussi des pratiques.

Ces affirmations sont plus qu'hérétiques, je le crois, mais par rapport à quel credo ? L'inextricable des humanités dans le monde autorise ces sauts. Nous concevons là que l'étant s'agrandit perpétuellement, à l'image exacte de ce que les scientifiques disent de l'univers, qu'il est en expansion continue. Ils disent aussi que nous en arriverons, c'est-à-dire l'univers, à une phase ultime, une stase, où il cessera de s'agrandir, ce serait comme une frontière finale, *tout* restera en un équilibre prodigieux, puis peut-être que ce tout refluera, commencera à rétrécir, jusqu'à en revenir, par une contraction unimaginable, à la molécule primordiale désintégrée par le *big bang*. Perspective redoutable, et il n'est pas reposant pour l'esprit, à tout le moins, de supputer cette réduction, dans des milliards et des milliards d'années, à la molécule première. L'étant s'agrandit, et l'être demeure, mais dans l'hypothèse d'un rétrécissement de l'univers, l'un et l'autre suivront le même cours d'une diminution tragique. Même si l'hypothèse est fausse, la seule possibilité de son évocation rend dramatique l'exercice de la pensée. Fermant les yeux, nous pouvons accepter ou au moins confronter la perspective d'une disparition des humanités, non pas celle d'une néantisation de l'être et de l'étant. Tout ceci du point de vue de la pensée naïve.

Il semble que ce soit cette crainte insue, non seulement d'un anéantissement des humanités mais encore d'une dilution de leur essence, qui a poussé une partie des cultures des hommes, par désir d'éternité, à tracer le passage de l'être à soi, c'est-à-dire à un identique, et de cet identique à l'identité. Et par retour, c'est par l'identité que l'on conçoit l'identique, et qu'on peut concevoir le soi, et qu'on peut concevoir l'être, qui dans sa formulation n'a jamais été géomorphique mais anthropomorphique. Réfléchissant à cette question de l'identité, moi qui suis d'une communauté dont l'identité a toujours été niée, non seulement comme réalité mais comme principe – ce qui poserait un difficile problème à qui voudrait analyser un Martiniquais ou un Antillais –, je trouve que l'un des manques des sociétés colonisées a été d'adopter, sans réflexion critique, les principes d'identité de leurs colonisateurs. Et surtout dans des pays « composites », c'est-à-dire nés de l'histoire. Ce sont des sociétés qui n'ont pas créé, inventé, suscité ni développé une Genèse. Leur origine

ne remonte pas à un temps mythique – nous en revenons à Platon et à la passion des poètes pour les mythes et les profondeurs originelles –, mais à un croisement ou à un renversement de l'histoire, invasions, colonisations, immigrations, métissages. La genèse de nos sociétés et de nos cultures créoles, ce n'est pas un paradis premier, c'est le ventre du bateau négrier, qui fut en l'occurrence le seul absolu. Les poétiques versent alors et généralement du cri des profondeurs, l'écho du mythe, à la parole de la Relation, le rhizome où l'être et l'étant s'équivalent. Nos sociétés colonisées adoptent pourtant sans aucune révision critique la dimension close de l'identité que les divers colonisateurs nous ont indiquée. La plupart des anciennes luttes anticolonialistes dans le monde ont été menées selon ces approches d'une identité absolue, et s'en sont trouvées catastrophiques, quant à leurs conséquences, et dans leurs prolongements, sectarismes, égoïsmes nationaux, non-rapport à l'autre. L'idée obsédante et entêtée que l'identité, comme l'être, est un absolu, un en-soi qui court sur cette ligne dont j'ai parlé, avec ces anciennes frontières en avant et en arrière.

(Recomposons sur nos abaques, au moins de chiffres nets possible, ce dont nous disposons. Les sociétés composites, nées de l'histoire et de ses rencontres, adoptent volontiers les Genèses venues d'ailleurs. Il s'ensuivra, dans ces sociétés nouvelles, un mélange et une créolisation remarquables de ces Genèses, à l'origine intransigeantes. Ce que toute Genèse autorise, dans une société atavique, c'est une légitimité absolue garantie sur un territoire par cette création du monde, suivie d'un processus de filiation lui-même protégé par des systèmes de légitimité. Les tableaux de filiation ne sont pas aussi clos les uns et les autres, ainsi la lignée des ancêtres dans l'Afrique sub-saharienne n'est-elle pas exclusive, un étranger peut y entrer. Les Genèses ne sont pas toutes absolues, ainsi les dieux amérindiens se sont trompés à trois ou quatre fois avant de réussir la création du monde et des humanités, le principe de relativisme et de doute, disons de tremblement, est à la source de cette création. La légitimité de la filiation est d'ailleurs et dès le début menacée, dans ces théologies amérindiennes, on y remarque en effet une période obscure et inconnue qui étend son abîme entre la création du premier homme et les débuts de l'histoire humaine. De toutes les manières possibles, la vérité n'est pas absolue. Les sociétés composites génèrent peu à peu des *pensées* de leur création, qu'on pourrait rassembler sous le nom de digenèses, nourries des certitudes des sciences humaines, et ce sont des tentatives de synthèses à partir de toutes les convergences historiques envisageables. À la conception de l'identité racine-unique,

qui avait prévalu dans les cultures ataviques, se substitue difficilement celle de l'identité-rhizome ou identité-relation.)

La question de l'identité relève d'une poétique, dans la mesure où les poétiques ont de toujours prétendu à une connaissance par les profondeurs, essentiellement par les mythes des origines. Elle relève aussi d'une politique, dans la mesure où nous assistons à la métamorphose de l'absolu de l'être en principe de Relation, l'être est Relation, et ainsi l'être et l'étant se rapprochent d'une nouvelle manière. Je dirais que l'être, qui se connaît par l'intuition, fonde l'image, alors que l'étant, qui se connaît par l'imaginaire, établit les lieux. L'image est le signe même de l'intelligibilité de la Relation, laquelle relaie et relie et relate les éléments du monde, sans qu'aujourd'hui il puisse en manquer un seul. Autrement dit, la Relation est la quantité réalisée de toutes les différences du monde, et s'oppose à l'universel qui était la référence à la qualité réalisable d'un absolu du monde. La Relation nous autorise le passage, le gué, entre tous les différents du monde, alors que l'universel, hier encore, essayait d'abstraire ces différents en une vérité qui aurait rejoint la vérité absolue de l'être. Le lieu est ce qui dans la Relation, dans la quantité réalisée des différents du monde, est incontournable, c'est-à-dire que par le lieu nous voyons que la Relation n'est jamais une dilution des particuliers, un méli-mélo dans lequel tout se confond et se dissout. La Relation est la quantité réalisée de tous les lieux du monde. Il nous faut pourtant renoncer peut-être à l'idée que nous pourrions, par l'intuition de l'être ou par l'imaginaire de l'étant, par l'invention de l'image ou par la fondation du lieu, retrouver des apparences de vérité absolue, sur une nouvelle ligne qui aurait trouvé son point de vue et son point de mire. Les lieux sont fondés dans l'inextricable du monde, et le monde est inextricable dans les lieux. Dans cet inextricable, les qualités de l'être en tant qu'étant et de l'étant en tant qu'être, sont elles-mêmes indémêlables, l'opacité, la trace, le tremblement.

L'opacité n'est pas l'obscur seulement, l'opacité c'est ce qu'un lieu appose à un autre lieu comme liberté de sa relation. Je réclame pour tous et pour chacun le droit à l'opacité, perspective embarrassante peut-être pour l'analyste. La prétendue transparence de la vérité nous a détourné de concevoir que les liens dans l'inextricable ne sont pas paralysants. La pensée du tremblement caractérise l'approche de cet inextricable du monde. Répétons que le tremblement n'est pas la crainte, la peur ni l'hésitation, n'est pas l'incertitude érigée en fantasme, mais la vocation délibérée de renoncer aux longues vues systématiques, au développement équationnel, au principe linéaire, ainsi que le diraient peut-être les physiciens des sciences du chaos. Le

tremblement nous plonge ainsi dans l'intuition des profondeurs, et qu'il y a quelque chose, à la fois dans le géomorphisme et dans l'anthropomorphisme, qui rend possibles toutes sortes de tacts et de contacts, et qui nous permet de dériver, de dévirer, dans cet inextricable et ce composite du monde. Aussi bien, cette intuition des profondeurs répond assez bien à l'actuelle prévision et à la lecture de la Relation, la pensée poétique, coupant à travers les lyrismes de convention, est passée de ces profondeurs à cette Relation. La trace cependant, c'est ce par quoi, sur quoi, avec quoi le tremblement avance.

(Recomposons encore. Dans les pays composites, et par exemple pour les cultures créoles des Amériques, l'avancée se fait par traces. L'essentiel de la population est arrivée nue, c'est-à-dire après avoir été dépouillée des artefacts de sa culture originelle, de ses langues, de ses dieux, ses objets usuels, ses coutumes, ses outils, et il lui a fallu recomposer par traces, « dans les savanes désolées de la mémoire », ce qui lui restait des anciennes cultures ataviques, et l'accorder par créolisation aux autres données culturelles intervenues dans ce composite. Le jazz du sud des États-Unis a été d'abord une recherche de la trace, les langues créoles de la Caraïbe ont aussi procédé par traces pour constituer leur corpus, lexical et syntaxique. Et dans la mesure où les cultures traditionnellement ataviques, en Occident ou en Afrique et en Asie, vont et tendent aujourd'hui et de plus en plus vers le composite, le recours à la création par la trace, et les traces, qui s'oppose aux pensées de système, va progressant et s'affinant.)

Image du poétique, lieux du politique. Mais l'intuition est aussi bien politique, et l'imaginaire court la Relation, à partir des profondeurs que la poésie révèle.*

*Conférence organisée par le Cercle freudien et Espace analytique, 12 rue de Bourgogne, 75007 Paris, le samedi 14 mai 2005, présentée par Patrick Belamich et Olivier Douville.